

# LA MACÉDOINE ORIENTALE

PAR

**M. Georges Strézoff.**

---

Après avoir été un des points où l'histoire du monde s'est concentrée pendant des siècles, la Macédoine est restée stationnaire.

Il y a vingt ans, on y était en plein moyen âge, et elle était presque inconnue du monde.

Depuis le mouvement d'émancipation littéraire et religieuse des Bulgares, surtout depuis la guerre russo-turque, on s'en occupe un peu plus. Des touristes, des correspondants de journaux, des diplomates et des savants ont pris la plume pour satisfaire la curiosité du public sur cet Orient inconnu et turbulent qui, resté en arrière, s'agite fiévreusement pour rattraper le temps perdu pendant des siècles et conquérir sa place au soleil. Mais c'est une littérature contre laquelle je ne saurais trop vous mettre en garde : la plupart de ces ouvrages sont écrits avec un esprit de parti qui perce de toute part et fourmille de fautes grossières. De vrais savants, passionnés pour la vérité, sont tombés dans les mêmes erreurs. Je puis pourtant citer comme des ouvrages d'une

valeur indiscutable sur le passé de la Macédoine : l'ouvrage de M. Dimza, un Macédonien, actuellement professeur à Athènes; celui de Mickenzi et Ierbi; celui du célèbre archéologue Verkovitch; le travail plutôt militaire du capitaine Bendereff et l'histoire bulgare d'Irétshek; enfin la carte géographique de l'État-major autrichien, qui est la meilleure, et beaucoup d'articles et de monographies publiés ou en cours de publication dans les périodiques bulgares.

Enfant de ce pays, y ayant passé ma jeunesse, l'ayant parcouru et étudié dans l'espoir de lui être utile, je tâcherai de vous en donner une idée claire et juste.

Sur l'oro-hydrographie de la Macédoine, comme sur tout ce qui la concerne, il règne une grande obscurité, non seulement parce que le pays est difficile d'accès et qu'il a été peu visité, mais encore parce qu'on a souvent voulu voir à telle ou telle place des choses qui n'y sont pas. Il faut oublier tout cela et aller voir les choses de ses propres yeux, comme je l'ai fait.

La partie orientale de la Macédoine est une contrée montagneuse, inclinée vers le sud. Le nœud d'où partent toutes ces montagnes est le Rila (3300 m.). C'est le point culminant entre le versant de la Méditerranée et celui de la mer Noire, et c'est le point de jonction des limites naturelles entre les trois parties de la Bulgarie : Mœsie, Thrace et Macédoine. De ce sommet appelé le Moùssala, descendent trois des principales rivières : l'Isker, affluent du Danube, qui arrose le plateau de Sofia; la Maritza, le fleuve de la Thrace, si souvent teint de sang, et deux des rivières

de la Macédoine, la Stroûma et la Mèsta. La chaîne du Rila est superbe, et du Moùssala la vue est magnifique et embrasse une grande partie de la Bulgarie du nord, de la Thrace et de la Macédoine.

Du Moùssala partent deux chaînes de montagnes, le Rhodope occidental et le Rhodope oriental, qui couvrent tout le pays de leurs ramifications et se terminent enfin au promontoire de l'Archipel. Le Rhodope oriental est appelé dans le pays le Dòspat ; l'occidental, Pirin-plànina ; entre eux coule la Mèsta.

En se détachant du Rila, le Dòspat se dirige d'abord vers le sud, jusqu'au village de Bòrovo. Là se trouvent les pays de Roùptchous et de Bàbek, sur lesquels nous aurons à revenir. De Bòrovo, la chaîne change de direction et se divise en milliers de monticules, qui remplissent le pays et vont aboutir à la mer. Le Dòspat est la montagne la plus haute après le Rila. Celui de ses sommets que l'on considère comme le plus élevé est le Gœz-tépé, au sud de Philippopoli. On prétend que l'on voit de là la mer Noire et l'Archipel. Si la brume ne permet guère de le constater, cela n'empêche pas que le coup d'œil dont on jouit de ce sommet soit féérique, avec l'immense panorama que l'on a devant soi et un horizon infini qu'on n'est jamais las d'admirer. De ce sommet, plusieurs contreforts descendent vers la Thrace et la Macédoine. Entre le Gœz-tépé et le Tchader-tépé est une gorge connue sous le nom de *porte de fer*.

Pour leur hauteur et leur étendue, on peut comparer les chaînes du Dòspat aux Alpes orientales. Leurs vallées et leurs pentes forment une des plus

ravissantes contrées de l'Europe, quelque chose de très semblable aux paysages suisses et tyroliens. D'un bout à l'autre, elles sont parsemées de riches forêts, de vallons riants et de gras pâturages, qu'on ne rencontre pas ailleurs en Macédoine. Les forêts donnent du travail aux habitants; dans les prairies et les pâturages paissent des troupeaux de moutons, de chèvres et de chevaux, qui composent la richesse d'une grande partie de la population. Tout cela fait du Dòspat un des coins les plus attrayants de mon pays.

Le Rhodope occidental n'a ni l'unité de direction de l'autre chaîne, ni l'unité de nom. En quittant le Rila, la chaîne s'appelle Aï-Ghedik, ensuite Arisvànitzà, Prèdel, Krèsna et enfin Pirin. Cette dernière partie est un groupe assez considérable. Son point le plus élevé se nomme El-Tépé (2680 m.), d'où il se détache deux branches dont l'une se termine au-dessus de la ville de Mèlnik et l'autre près de Nèvrokop. Selon la croyance des paysans, fondée sur des traditions séculaires, l'arche de Noé ne s'est point arrêtée sur l'Ararat, mais bien sur l'El-Tépé. A les en croire, plusieurs personnes ont vu sur le sommet le pieu de fer qui a servi à Noé pour attacher son arche. C'est faire œuvre pie que d'aller visiter ce sommet et d'y réciter ses prières.

A partir de Mèlnik et de Nèvrokop, le Pirin change complètement : tantôt ce sont des figures géométriques, de vraies pyramides massives, des blocs cylindriques, des cônes chauves, tantôt des montagnes verdoyantes et pleines de jeunesse, le tout extrême-

ment pittoresque. Près de la plaine de Serrès s'élève à pic le Bòz-dag, dont le sommet n'est qu'une immense prairie légèrement accidentée. Le Bélàssitza, qui fait partie d'un autre système, s'approche du Pirin comme pour lui tendre la main ; au sud, il est nu et austère, au nord souriant et inondé de végétation. Tout au sud, apparaît tout seul le Pernar (Kroùchitza) peu élevé (1500 m.), mais imposant et qui suit tous les contours capricieux de la mer. Ses flancs contiennent des mines d'argent, exploitées déjà par les anciens ; ses vallées sont des jardins de roses qui parfument les alentours.

Quant aux rivières, la Stroùma est la plus importante de toutes après le Vàrdar. Elle n'appartient à la Macédoine actuelle qu'à partir du village de Bobòtchévo, à la frontière. Elle vient du mont Vitoch, près de Sofia, parcourt les plaines de Ràdomir et de Kòestendil avant de faire son entrée dans celle de Djoùmaïa. Sa vallée change souvent d'aspect et de nature ; mais là où elle devient vraiment belle et pittoresque, c'est en passant les défilés de Krèsna, gorges longues de plus de 45 kilomètres, s'étendant du village de Kroùpnik à la Kriva-livàda, entre les derniers contreforts du mont Màlech à gauche et ceux de la partie du Pirin qui est appelée Krèsna. Il n'y a pas d'autre chemin qu'une chaussée de construction récente, mal entretenue, qui s'élève parfois à des hauteurs vertigineuses, traverse la rivière sur des ponts audacieux ou redescend jusqu'au bord de l'eau. C'est un endroit sauvage et impressionnant. Au-dessus de votre tête, des cimes hardies ; à vos pieds les vagues

écumantes de la fière Stroùma ; le bruit des cascades, une température toujours fraîche et, pour compléter ce paysage, les cris des bêtes fauves, qui ne manquent pas là, les aigles dans les airs et les nombreuses histoires de bandits, les célèbres *Hàïdouks*.

Plus bas, les gorges s'élargissent progressivement, les murailles des montagnes laissent voir un peu d'horizon devant vous ; elles deviennent arides et rocailleuses et ne portent plus que de la vigne. L'accès de ces vignobles est très difficile et les habitants ont leurs ustensiles et leurs tonneaux sur les lieux mêmes, dans des espèces de chaumières. Le vin qui se fait là est très recherché. Ces vignes, laissant traîner leurs longues branches ou les suspendant à d'énormes pieux, donnent un cachet tout particulier à ce défilé.

Après Kriva-Livàda, la Stroùma s'étale un peu, puis pénètre dans le défilé de Roùpel, moins remarquable que celui de Krèsna.

Une fois dans la plaine de Serrès, la Stroùma prend brusquement grand air et roule ses eaux avec majesté ; elle a devant elle une plaine large de 30 kilomètres et longue d'environ 70 de l'ouest à l'est. La plaine de Serrès est l'une des plus fertiles de toute la Macédoine, et, comme grandeur, elle vient tout de suite après celle de Salonique. Elle est parsemée d'une quantité de jolis villages, plus de 200, qui se pressent surtout près du fleuve. Elle est entourée de montagnes descendant vers la mer comme les gradins d'un amphithéâtre. C'est à la citadelle de la ville de Serrès qu'il faut monter pour avoir une vue d'ensem-

ble de cette plaine, qui s'étale en forme de croissant, couverte de villages et de champs de blé dans son cadre de montagnes; au milieu, quelque chose miroite comme de l'argent, c'est la Stroûma; au S.-E., le lac Tàhinos scintille sous le soleil; à l'O., la montagne isolée de Pernar paraît être un chameau fantastique à deux bosses, couché par terre. Enfin, tout au fond, les reflets de la mer et la grandiose pyramide du mont Athos à peine visible.

Le lac Tàhinos ne ressemble pas aux autres lacs de la Macédoine, qui en possède beaucoup. C'est plutôt un élargissement du lit de la Stroûma, modifiant ses contours selon la quantité d'eau. Il n'a rien des lacs alpestres des régions montagneuses du Pirin. Sa plus grande longueur est de 40 kil. à peu près.

Des affluents de la Stroûma, je ne mentionnerai que la Stroûmitza à droite et l'Andjista à gauche. Celle-ci arrose les plaines de Dràma et de Zekhna.

En sortant du lac Tàhinos, la Stroûma a encore les gorges de Iéni-Kœi à traverser pour atteindre la mer. Ce défilé entre le Pernar et la montagne de Béchik est très étroit et très rocheux. Évidemment ces deux montagnes ont dû être reliées jadis. Une fois sortie de ce défilé, la Stroûma n'a plus que dix kilomètres à faire pour tomber dans le golfe d'Orfano.

La rivière n'est pas navigable, mais elle pourrait parfaitement bien le devenir, au moins jusqu'à son entrée dans le Tàhinos. Quelques coups de mine dans les gorges de Iéni-Kœi et un tout petit canal de dix kil. entre le lac et Serrès transformeraient en port de mer cette ville, qui n'est pas sans importance pour le

commerce. Pour le moment, il n'y a que les petits bateaux de fabrication indigène et d'une structure antédiluvienne qui circulent sur le lac et s'aventurent dans le défilé pour aller jusqu'à la mer. Il n'y a que deux ponts sur tout le cours de la rivière et ils sont de bois. Comme elle n'est nulle part guéable, on la traverse sur des bacs. Enfin la Stroûma est flottageable, et dans son haut cours on lui confie d'immenses radeaux de bois de construction.

L'autre rivière, beaucoup moins importante, est la Mèsta, ou autrement Kara-Soû. Elle prend sa source au point le plus haut de Rila. Elle se fraye un chemin entre le Dòspat et le Pirin, traverse le défilé du Kyz-dervènt, arrive à la plaine de Sary-chaban, et se jette dans l'Archipel vis-à-vis de l'île de Thàsos. Son cours est bien plus impétueux que celui de la Stroûma ; elle entraîne pierres et arbres, et une fois en plaine elle dévaste les champs par ses inondations. Trop resserrée par les montagnes au-dessus de son embouchure, elle s'en venge en prenant là une largeur triple. Elle forme un vrai delta enchevêtré et semé de vastes marécages. On a de la peine à reconnaître où finit la rivière et où commence la mer. La Mèsta se divise en trois branches bien distinctes, qui se subdivisent en une quantité infinie d'autres plus petites. Les marécages y engendrent la malaria, qui s'est installée là et rend cette partie du pays inhabitable et inhabitée.

Les bords de la mer entre Orfano et l'embouchure de la Mèsta qui forme la frontière naturelle entre la Thrace et la Macédoine, ne possèdent pas de ports

vastes et sûrs comme celui de Salonique ou de Kassandra. Ils n'ont point de ces sinuosités qu'on rencontre plus loin. Les meilleurs sont Orfano et Kavala.

Ce qu'on appelle Macédoine n'est pas une division administrative, c'est simplement un nom géographique, que chacun entend à sa guise. Sa délimitation, dans ces conditions, est très difficile; les uns rétrécissent ses limites, d'autres les élargissent comme bon leur semble.

Quant aux limites naturelles, les voici : à l'E. le Dòspat jusqu'au village de Bòrovo et de là le lit de la Mèsta jusqu'à son embouchure; au S., la mer, de l'embouchure de la Mèsta jusqu'à celle de la Voïoùssa, près de l'Olympe, puis la vallée de ce même fleuve; à l'O., passant au-dessus de Kastòria et de Kòrtcha, le Dévol, la rive droite du lac d'Okhride et les montagnes qui séparent la Chkoùmba et le Drin noir; au N.-O., la crête de la chaîne grandiose de Chàrplanina; au N., les frontières politiques de la Serbie puis de la Bulgarie.

Le Vàrdar, le fleuve le plus considérable de la Macédoine, la divise en deux parties égales. Transaxienne à l'O. et Cisaxienne à l'E. Administrativement, toute la Macédoine est découpée en trois vilayets : celui de Salonique, celui de Bitolia (Monastir) et celui de Skòpié (Uskùb), qui comprend aussi une partie de la haute Albanie. Un vilayet se divise en sandjaks, ceux-ci en kazas, et ces derniers en communes ou màhalés. C'est une copie de la division administrative française.

Dans la Macédoine orientale rentrent les sandjaks

de Serrès et de Dràma, faisant partie du vilayet de Salonique.

Serrès, chef-lieu du sandjak, a des ruelles tortueuses et sales, mal ou nullement pavées ; sa situation n'a rien d'extraordinaire, sauf la citadelle, une vraie acropole pleine de ruines de murs et d'églises qui rappellent la période la plus glorieuse de la Serbie, celle du règne de Douchan ; du haut de ces restes de l'antiquité, le coup d'œil, je vous en ai déjà parlé, est vraiment superbe. Outre le panorama général, la vue embrasse toute la ville et plonge presque dans chaque maison. Une ville occidentale semble nue, sèche ; ici, vous êtes devant un amas de villas entourées de jardins, d'arbres et de prairies. Cette verdure qui encadre les constructions, les clochers des églises et surtout les minarets des mosquées, qui sont fort nombreuses, donnent au tableau un cachet tout à fait oriental et très attrayant pour un étranger. Les maisons sont presque toutes en bois ; elles sont toutes mal bâties et mal assises. Une maison à trois étages est un grand luxe. C'est que, dans ce pays, bien heureux sous ce rapport, on ne connaît pas les *propriétaires* ; les locataires sont rares ; chacun aime à avoir une maisonnette à lui, ne fût-ce qu'une chaumière. Les rues se sont formées au hasard. Naturellement, on ignore tout service de salubrité et de voirie ; le soin de la propreté des rues est laissé à ceux qui veulent bien s'en charger. Tout cela fait une ville telle qu'on nous en décrit au seizième et au dix-septième siècle.

Serrès est antique et a son histoire. Elle a gardé

sa citadelle, sa cathédrale, beaucoup d'églises, des mosquées d'un style mauresque riche et gracieux, et un caravansérail solide, élevé probablement par les négociants vénitiens. Le sol est plein d'antiquités de tout âge ; on en trouve souvent par hasard, en construisant une maison, en labourant un champ ; des fouilles systématiques pourraient amener de précieuses découvertes.

La ville est à une cinquantaine de kilomètres de la mer. Mais comme aucun obstacle n'arrête les brises de la mer, le climat est tout à fait doux, méridional ; de la glace, presque point ; de la neige, une fois tous les deux ans, disparaissant d'ailleurs après quelques heures ; un long printemps composé de l'automne, de l'hiver et du printemps ; un été fort chaud, allant jusqu'à 42° C. Quand viennent ces températures, les riches quittent la ville pour habiter leurs villas à la montagne pendant les mois de juillet et d'août.

La végétation, dans la ville, est vraiment brésilienne, et la fertilité de toute la plaine est surprenante. Le figuier, le grenadier, l'oranger, le citronnier poussent à merveille ; les fleurs ont des couleurs vives et un parfum très fort. C'est une nature tout à fait méridionale.

Si la ville est mal bâtie, ses alentours sont en revanche fort jolis, avec leurs belles promenades, leurs allées et surtout leurs jardins ombrés, où de charmants restaurants sont enterrés dans le feuillage. Aux jours de fête, ces promenades s'animent d'une vie exubérante, regorgent d'un monde bigarré au milieu duquel retentissent les notes tantôt douces et péné-

trantes, tantôt criardes et dissonantes d'un orchestre de Tsiganes.

Serrès a été une ville commerçante ; sa foire, qui durait un mois, attirait des négociants même de Venise et de Raguse. Actuellement, tout son commerce consiste dans l'exportation des céréales, du tabac et du coton par les ports de Kavàla, Orfano et Salonique. L'importation consiste surtout en étoffes anglaises et françaises et objets de camelote autrichienne. L'industrie est nulle. Quelques métiers luttent encore mais ne pourront pas résister à la concurrence étrangère. Quoique la liberté du travail soit reconnue et proclamée, les corps de métiers ont conservé quelque chose de l'organisation des maîtrises et des jurandes anciennes.

Nulle part l'hellénisation n'a poussé de si profondes racines que dans cette ville. La classe supérieure se compose de quelques riches familles de grands propriétaires, simples parvenus enrichis on ne sait comment, de quelques Valaques, de plusieurs Bulgares renégats de leur nationalité et de deux ou trois Grecs. Tous sont fiers de leur richesse et hautains, et chacun se proclame descendant de Périclès. Pourtant il y a parmi eux des personnes qui savent à peine écrire leur nom et d'autres dont les parents vivent encore et ne savent pas un traître mot de grec. Cette société n'a d'autre lien que l'aveugle fanatisme de l'hellénisme et la haine de tout ce qui est bulgare. Elle est présidée par l'archevêque grec et imbue des vieilles idées de la *nation immortelle*, vivant dans un cercle étroit de souvenirs.

La classe moyenne se compose des négociants, des gens moins riches, en général. Elle est aussi hellénisante, parce qu'elle imite la classe supérieure, et quoique formée presque uniquement de Bulgares, elle se distingue par une haine encore plus ardente pour cette nation.

Le bas peuple, ce sont les pauvres cultivateurs et ouvriers, qui ont à penser à bien autre chose. D'ailleurs si l'un d'eux s'avise de s'occuper de questions de nationalité, il est tout de suite chassé par son patron et puni.

Si l'on ajoute à tout cela la population turque, avec son caractère original et bien connu, les Juifs avides de richesse, les Tsiganes sales, plusieurs émigrés turcs de la Bulgarie, quelques Arméniens et quelques étrangers de l'Occident, l'on aura une idée approximative de ce mélange de langues, de races, de religions, d'opinions et d'aspirations opposées et l'on peut se demander comment tout cela parvient à vivre côte à côte sans émeutes quotidiennes.

C'est la même mosaïque dans toute la Macédoine, avec prépondérance d'un élément ou d'un autre selon les circonstances.

On ne voit pas là-bas l'accumulation de richesses et l'opulence de l'Occident; en revanche, la misère est aussi moindre. On vit dans la médiocrité, sans être ni très riche ni complètement dans la misère.

Centre de la propagande grecque en Macédoine, Serrès possède plusieurs établissements d'instruction publique : un gymnase grec, une école normale, une école supérieure des jeunes filles, plusieurs écoles pré-

paratoires ; le nombre des élèves y est de 1700 ; et celui des professeurs et institutrices est énorme pour une si petite ville. Toutes ces écoles ont des fonds, qui consistent dans les biens des églises, les dons des particuliers et les subventions régulières des sociétés de propagande d'Athènes intitulées *sylogues philhelléniques*. Toute cette organisation reçoit le mot d'ordre du consulat grec par l'entremise de l'évêque. Nulle part le fanatisme grec n'est porté à un si haut degré ni prêché si ouvertement du haut de la chaire contre tout ce qui est bulgare. Dans 22 des nombreuses églises de Serrès, les popes stigmatisent chaque dimanche à qui mieux mieux les Bulgares, comme schismatiques et hérétiques. Or ce qui, vu d'ici, ne semble qu'un anachronisme curieux, n'a pas encore complètement perdu son effet là-bas. Un seul fait permettra de juger de ces croisades menées par le clergé grec contre les Bulgares : ceux-ci n'ayant pas encore un cimetière à eux et ayant perdu leur prêtre voulurent l'enterrer dans le cimetière de la paroisse ; mais le pope grec se mit à la tête de toutes ses ouailles et défendit qu'on souillât le cimetière du corps d'un prêtre bulgare ; le gouvernement intervint pour faire respecter le droit et le prêtre fut enterré ; mais son corps fut exhumé pendant la nuit. C'est alors que les Bulgares se trouvèrent obligés d'acheter un terrain pour leurs morts. Cela se passait en 1887.

Les Bulgares n'ont qu'une humble chapelle, peu de monde qui reconnaisse l'exarque, chef de l'Église bulgare, une école secondaire, pas même un gymnase, une école préparatoire pour les garçons et

une pour les jeunes filles, le tout avec moins de 200 élèves, la plupart venus de la province. Mais cela ne les décourage point ; ils savent bien que Plòvdiv (Philippopoli) était bien plus hellénisée avant son émancipation que ne l'est aujourd'hui Serrès et qu'il n'en reste plus rien.

Mais ce n'est qu'à Serrès et à Salonique que la propagande grecque a réussi à prendre le dessus. Dans toutes les autres villes de la Macédoine, Bitolia, Okhride, Prilep, Skòpié, Nèvrokop, Vèless, Mèlnik, Vòden, partout l'élément bulgare se sent chez lui, et bat en brèche la propagande étrangère.

Il y a à Serrès plusieurs écoles turques, mais elles ne comptent pas, car on n'y enseigne que l'alphabet arabe et quelques prières machinales. Il y a en revanche un gymnase entretenu par le ministère de l'instruction publique de Constantinople. Les professeurs ont fait leurs études aux écoles supérieures de la capitale, très bien organisées ; le programme est exactement celui d'un lycée français ; on y enseigne toutes les sciences et le français ; il y a des laboratoires de chimie et de physique ; mais le nombre des élèves ne surpasse pas le chiffre de 35.

Dans la ville, la langue officielle est le turc, la langue du bon ton est le grec et celle du marché et des affaires le bulgare, parce que c'est la langue des paysans. Les personnes parlant des langues étrangères sont rares, et c'est en français ou en italien que l'on parvient le mieux à se faire entendre. Les personnes parlant allemand sont très peu nombreuses.

Donner exactement le chiffre de la population de la

ville et la proportion qui en revient à chaque nationalité, est chose impossible. D'après la statistique officielle il y aurait 3491 familles, soit à peu près 25 000 habitants en chiffres ronds, dont 16 000 chrétiens et 9000 musulmans. Des 16 000 orthodoxes, 11 200 sont des Valaques, des Grecs et des Bulgares hellénomanes qui reconnaissent le patriarcat grec de Constantinople et se proclament Grecs; les 4200 autres sont des Bulgares qui conservent encore leur langue dans les familles. Très peu d'entre eux osent se dire Bulgares et reconnaître l'exarchat bulgare.

Dràma, chef-lieu du sandjak du même nom, est une toute petite ville turque de 3000 habitants, faisant commerce de tabac et de coton; Kavàla, port habité par des Grecs, et Sary-chabàn, station de fonctionnaires d'une quarantaine de maisons, sont des chefs-lieux d'arrondissement, qui font partie du sandjak de Dràma.

Le sandjak de Serrès comprend, outre celui de Serrès, les sept arrondissements suivants, appelés des noms de leurs chefs-lieux respectifs : Démir-hissar, Pètritch, Mèlnik, Djoùma, Ràzlog, Nèvrokop et Zekhna. Toutes ces villes sont habitées par une population ou purement bulgare, ou mélangée d'une minorité turque.

Quant au chiffre et à la nationalité des habitants de la Macédoine, il est presque impossible d'en rien dire de précis, chacun tirant de son côté. Selon les géographes grecs, la Macédoine n'est habitée que par des Grecs pur sang, mais *βουλγαρόφωνοι*, c'est-à-dire parlant le bulgare. Les écrivains serbes n'y voient que

des compatriotes. Les cartes du Roumain Margariti n'y montrent que des Roumains. Des journalistes et écrivains bulgares ont dit qu'en Macédoine il n'y avait que des Bulgares; et, comme si cela ne suffisait pas, des missionnaires catholiques et protestants ont présenté la Macédoine comme un pays où les hérétiques grecs disparaissent, quoiqu'il n'y ait qu'une trentaine de familles qui aient embrassé le protestantisme et pas une qui ait consenti à changer sa religion contre le catholicisme. C'est un chaos devant lequel les lecteurs restent indécis, ne sachant à qui croire.

Prenant pour guide la statistique officielle, j'ai fait des recherches sur place et voici les résultats auxquels je suis arrivé :

La densité de la population pour la partie orientale de la Macédoine est d'environ 31 habitants par kilomètre carré. Au bord des fleuves elle atteint 40, tandis que dans les pays montagneux elle descend à 6.

La population totale des deux sandjaks de Serrès et de Dràma est de 470 000 habitants, dont 348 000 pour le premier et 121 000 pour celui de Dràma.

Au point de vue de la nationalité, elle peut se décomposer comme suit :

a) Les Bulgares, formant le fond de la population, sont environ 215 000, soit le 46 % du total. Ils habitent en masse compacte les arrondissements de Ràzlog, Djoùma, Nèvrokop, Mèlnik, Pètritch et Demir-Hissar.

b) Les Turcs sont 190 000, soit 41 % du total. Leur nombre est bien plus grand là que partout ailleurs en Macédoine, parce qu'il y rentre plus de

100 000 *Pomàks*, c'est-à-dire des Bulgares qui se sont faits musulmans, tout en conservant leurs coutumes et leur langue. Ils sont très nombreux dans les régions montagneuses du Dòspat et de Pirin. Le sandjak de Dràma en est presque exclusivement peuplé. On y compte aussi un millier de Tcherkesses ou Circassiens.

c) Les Grecs sont 48 000, soit 10 %, du total. Ils sont en majorité au bord de la mer, et sont nombreux dans les arrondissements de Kavàla, Pràvichta, Zekhna et Nigrita. Dans l'intérieur, ils n'ont que 350 familles, dans la ville de Mèlnik, et un seul village, Liàlovo, dans l'arrondissement de Nèvrokop, avec 90 familles de Grecs musulmans.

d) Les Roumains ou Valaques sont environ 3000, groupés surtout autour du village de Ràvna, de l'arrondissement de Démir-hissar, qui en est presque exclusivement habité. Dans les villes, ils s'occupent de commerce; dans les montagnes, ils sont pâtres nomades. Ce sont eux qui se montrent les champions les plus zélés de l'hellénisation.

e) Les Tsiganes sont environ 12 000. Quelques-uns ont une habitation fixe, d'autres mènent une vie nomade. Les uns sont soi-disant chrétiens, les autres musulmans. Ils se groupent vers le lac Tàhinos.

f) Les Juifs, disséminés en petits groupes dans les principales villes, ne sont guère que 1300 et ne s'occupent que de commerce.

g) A Serrès et à Kavàla, il y a encore quelques familles d'Arméniens et de Levantins.

Cette population compte 240 000 chrétiens orthodoxes, 190 000 mahométans, 540 protestants et

1300 israélites. La plus grande partie des chrétiens sont encore sous l'autorité du patriarcat grec de Constantinople.

Le paysan bulgare est foncièrement travailleur. Sa terre, ses instruments, tout ce qui se rapporte à la culture est cher à son cœur. On le voit, bien avant l'aube, conduire ses bœufs au champ; il marche en tête, comme un dictateur romain en retraite; ses fils et ses filles le suivent d'un pas cadencé et lancent dans la fraîcheur du matin les notes plaintives des chants populaires, bien mélancoliques, où se sont réfugiés les souvenirs lointains de ce peuple si éprouvé. Le soleil à son lever trouve déjà bien des sillons tracés.

Le paysan se contente de peu; il est sobre, économe; il travaille, travaille toujours; la terre n'est pas ingrate, car à peu d'exceptions près, le sol est si fertile qu'il suffit de l'écorcher légèrement pour qu'il livre tous les trésors qu'il cache; pourtant le paysan est dans la misère la plus profonde.

Intellectuellement il n'est pas doué de qualités extraordinaires; mais il est bien au-dessus de tout ce que ses ennemis ont dit, et peut marcher de pair avec tous les paysans d'Europe; il est même supérieur à beaucoup d'entre eux. Il comprend sa situation et aspire à l'améliorer. Il est très rusé et très défiant. Il aime son pays et pour tout au monde ne le quitterait pas; à ce point de vue, il est l'opposé du Grec, qui irait à l'autre bout du monde pourvu qu'il espère y faire fortune.

La vie de famille est patriarcale. La femme est considérée comme inférieure au mari son maître;

elle lui doit respect et obéissance aveugle. Elle doit faire le ménage, c'est-à-dire entretenir la maison, pétrir le pain, faire la cuisine, tisser les habits de toute la famille, les coudre, les blanchir, élever les enfants, préparer la dot de ses filles et, quand les temps sont durs, prendre part aux travaux des champs et conduire les troupeaux. Les fils mariés, les petits-fils ne quittent pas la maison commune; le chef de la famille est l'aïeul ou à son défaut le plus âgé des oncles. Tous les biens appartiennent à tous les membres de la famille, qui se les partagent en cas de séparation. On retrouve là l'institution intacte de la communauté familiale, la *zàdrouga*. C'est le père qui est juge, lui qui ordonne et distribue l'ouvrage chaque jour. La même hiérarchie règne parmi les femmes de la maison.

Quoique la *zàdrouga* soit une institution déjà vieillie et tombant en désuétude, il m'est arrivé de voir de ces communautés domestiques qui comptaient plus de 90 membres.

Il n'y a de joies qu'autour du foyer : longues veillées d'hiver, fêtes d'été où jeunes filles et jeunes garçons se lancent des bouquets de fleurs, fêtes de famille où les convives comptent par centaines, le tout invariablement accompagné de chants empreints d'une mélancolie suave, dont l'auteur est chacun et le compositeur tout le monde. C'est surtout l'été, qu'il faut voir ces fêtes. Notre paysan aime la gaieté et il la montre partout où il lui est possible de le faire. Pas une fête religieuse — et elles sont nombreuses — pas un dimanche, pas une réunion de fa-

mille sans chansons, sans le traditionnel *hòro*, cette danse purement bulgare. Entrez dans un village un dimanche et vous assisterez à un bal champêtre, qui a ses attrait. Au milieu, un fort gaillard, endimanché, improvise sur la musette, notre instrument national, une danse de sa fantaisie ; autour de lui, un cercle ondulant de jeunesse, filles et garçons se tenant solidement par la ceinture et sautant follement sur le gazon, les jeunes gens dans un costume pittoresque et les jeunes filles disparaissant sous de lourdes parures ; toute la société accompagne de ses chants le musicien et déborde de gaité et de joie. Cela remplace les bals des salons de l'Occident ; c'est là qu'on se rencontre, c'est là qu'on se plaît et qu'on s'engage. Les parents ont le dernier mot en fait de mariage ; mais l'amour l'emporte souvent, pourvu que la jeune fille aime assez son élu pour ne pas manquer d'énergie. Alors une bande de camarades de l'heureux amant, armés jusqu'aux dents et conduits par lui, font irruption dans la maison du père. La jeune fille est du complot, les attend et les suit, et la comédie est jouée... à moins qu'elle ne dégénère en tragédie. Ces mariages d'amour sont célébrés dans nos chants populaires.

Le paysan bulgare est très hospitalier. Il aime aussi à s'instruire, il professe un vrai culte pour les rares Européens qui passent chez lui et une admiration sans bornes pour toutes les inventions qui lui arrivent de l'Occident. Il aime voir son fils s'instruire, et c'est avec plaisir qu'il reçoit l'instituteur du village chez lui, ce qui veut dire qu'il paie sa part de son entretien. Toute sa vie intellectuelle se manifeste dans les

fables, les contes fantastiques, les chants mythologiques, héroïques, religieux et historiques qui forment un trésor inépuisable.

Il est fanatique de sa religion et pour rien au monde il n'abandonnerait celle que ses pères lui ont transmise. Il en pratique tous les rites, assiste aux messes aussi souvent qu'il le peut, baise les images et la main du *pope*, se signe continuellement, à l'église, à son lever, à son coucher, en mangeant, en se mettant au travail; mais là s'arrête sa religion.

Dans cette religion il y a d'ailleurs peu de christianisme. C'est un mélange d'anciennes croyances païennes et de légendes chrétiennes, les divinités slaves remplacées par les saints de l'église. Le clergé est ignorant et, il y a vingt ans, il faisait les prières dans une langue étrangère au peuple.

La vraie population turque d'origine asiatique forme un monde à part, avec sa langue et ses habitudes toutes différentes de ce qui est bulgare. Nous ne pouvons nous lancer dans cette étude. Nous dirons seulement que le paysan turc est paisible, bon cultivateur, plutôt pâtre; qu'il vit en bonne intelligence avec son voisin le Bulgare.

Ce sont surtout les Pomàks, les Bulgares musulmans, qui sont intéressants à étudier. Ayant à choisir entre la vie ou l'abandon de la religion chrétienne, qui n'était pas même encore solidement implantée chez eux, ces montagnards capitulèrent pendant la conquête à des conditions fort avantageuses pour eux : ils changèrent de religion pour la forme, conservèrent leur indépendance et devinrent les gardiens des

défilés. C'est le célèbre archéologue Vèrkovitch qui le premier les a découverts et étudiés. C'est de leurs rhapsodies qu'il a compilé ses précieux *Vèda-Slòvena*, qui ont bouleversé tant de doctrines. Ce sont des chants populaires de 6 à 8000 vers, une espèce de Védas, d'Iliade slave. On y retrouve des souvenirs de migrations, de passages de fleuves et de montagnes, de choses qui remontent à plus de mille ans avant Jésus-Christ. On y retrouve des noms de la mythologie indienne, Brahma, Vichnou, des héros mythologiques communs à tous les peuples aryens. La plupart des savants y ont vu une mystification; mais Vèrkovitch maintient énergiquement son dire et cite les personnes qui l'ont renseigné. D'après ce que j'ai vu et entendu dans le pays et à en juger par les personnes qui lui ont fourni ces chants, je crois qu'il a raison et que loin d'être un imposteur il a rendu un immense service à la science slave. D'ailleurs il est simple de vérifier la chose; on n'a qu'à aller sur place entendre les rhapsodes. Dozon, un savant français, très versé dans ces questions, fut chargé par l'Académie française de se rendre sur les lieux pour cette étude. Dans son rapport, il dit catégoriquement que Vèrkovitch est dans le vrai.

Les Pomàks habitent la contrée montagneuse du Rhodope, ils mènent une vie presque nomade. Ils parlent un idiome bulgare pur et d'un accent particulier. Ils vivent indépendants, ne reconnaissant pas de maître. Sur les frontières de la Bulgarie et de la Turquie ils donnent souvent du fil à retordre à ces deux pays. Ils sont musulmans fanatiques; mais leur religion consiste

dans un mélange de christianisme, de mahométisme et de paganisme antique. Ils sont pâtres le plus souvent et professent le mépris du mien et du tien au point que chacun doit défendre son bien les armes à la main. Leur pays est inaccessible; et un voyageur qui s'y aventurerait peut se dire d'avance qu'il n'en sortira pas.

Les Grecs de la ville s'occupent de commerce, tiennent les cafés. Ils forment une société à part, composée des prêtres, professeurs et marguilliers des églises. Ils aiment tout travail facile et lucratif et trouvent toujours un moyen quelconque de s'enrichir. Grâce à leur aisance ils prennent de l'influence dans les affaires de la commune et auprès du gouvernement et en profitent.

Quant au paysan grec, il ne diffère pas beaucoup du Bulgare. Il parle une langue dans laquelle on a peine à reconnaître un mot de celle que parlait Démosthènes; dans son esprit, dans ses formes, même dans ses mots, elle a beaucoup de commun avec le bulgare, l'albanais et le roumain. Les usages et la religion du paysan grec sont presque les mêmes. Ce qui le distingue du paysan bulgare, c'est qu'il est plus fin que celui-ci, qu'il n'aime pas autant le travail et la terre, qu'il rêve toujours à une vie plus facile, à des richesses et finit souvent par abandonner son village et embrasser la vie de mer et d'aventures.

C'est l'agriculture et l'élevage du bétail, mais surtout la première, qui constitue l'industrie vitale du pays. Le sol dans la plaine de Serrès est d'une fécondité remarquable. La nature est exhubérante de vie,

et ne demande qu'une occasion pour verser ses richesses presque sans culture. Deux moissons dans la même année, sont chose ordinaire. Toutes les meilleures céréales, toutes les plantes fourragères, les arbres fruitiers poussent à merveille. La Macédoine a son célèbre tabac, le coton, la soie, l'opium, le vin. Tout cela devrait répandre partout l'opulence.

Les instruments aratoires sont primitifs. On ne sait pas fabriquer le bon vin. Toutes les ressources du pays consistent donc dans l'exportation des céréales, du coton, du tabac, de l'opium et des cocons.

Le meilleur coton se récolte dans les plaines de Zekhna et de Serrès. On a calculé que la première de ces villes exporte chaque année quelque chose comme 5 millions de kilogrammes de coton. Le meilleur tabac est celui de Dràma et de Sary-chabàn ; c'est celui qui est connu dans le monde entier sous le nom de tabac turc ; mais, depuis un certain temps, sa culture ne se développe pas et il est moins exporté. En moyenne on récolte annuellement environ 3 000 000 de kilogr. ce qui représente 12 000 000 de francs.

On envoie aussi à l'étranger quantité de bétail et d'excellente laine. Toutes ces productions s'embarquent à Salonique et à Kavàla, les céréales pour les grands marchés d'Europe, le coton pour l'Angleterre, la soie pour la France, l'opium pour la Chine et le tabac pour tout le monde.

Les richesses vraiment fabuleuses du pays pourraient facilement être décuplées. Mais on n'a aucune idée de l'art de l'agriculture, et les voies de communication manquent. Les chemins sont des sentiers pres-

que impraticables et qui se ferment complètement en hiver. Il n'y a que deux chaussées : celle de Serrès à Djoûma jusqu'à la frontière bulgare et une autre encore en construction, de Drâma à Ràzlog.

Point de chemin de fer encore dans cette partie du pays, les lignes de Dédé-Agàtch à Andrinople et de Belgrade à Salonique passent à distance. On projette cependant une ligne de Dédé-Agàtch à Serrès, qui sera bientôt commencée.

Des mines intactes se trouvent partout, et l'on n'a pas besoin de fouiller longtemps ni profondément pour découvrir le fer, l'argent, le cuivre, l'antimoine, les grenats, l'anthracite et le marbre, le tout inutilisé. Les eaux minérales abondent ; j'en ai compté jusqu'à onze sources connues, froides ou chaudes, ferrugineuses ou sulfureuses et toutes efficaces.

En somme, la nature a prodigué à ce pays tout ce qu'il faut pour être prospère.

La Macédoine a une histoire glorieuse et bien connue. Les origines du peuple qui alla porter jusqu'à l'Inde la civilisation hellénique se perdent dans la nuit des temps. Selon les savants les plus autorisés, les anciens Macédoniens étaient probablement une des premières branches de la souche aryenne qui franchirent le Caucase. Ils ne seraient ni des Hellènes, ni des Slaves, mais des parents des Thraces, des Illyriens et des Pélasges. Quoi qu'il en soit, sous Alexandre le grand, l'histoire de cette race devient celle du monde. Ensuite vient la décadence, le démembrement de l'empire d'Alexandre, la conquête par les Romains et l'adjonction à l'Empire d'Orient.

La Macédoine attira beaucoup les barbares. Elle fut pillée et dévastée par presque tous.

C'est dans les villes de Salonique et de Vèria que la religion chrétienne fut pour la première fois annoncée en Europe par le coryphée des apôtres, saint Paul.

Ce furent les Slaves qui s'installèrent définitivement en Macédoine. Leur immigration, commencée au III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, était finie au V<sup>e</sup> ; le Péloponèse et l'île de Crète furent même complètement occupés par eux. Au VII<sup>e</sup> siècle apparaissent les Bulgares, sous Esperich ; c'est une horde d'origine finnoise et qui n'a rien de commun, sauf le nom, avec les Bulgares d'aujourd'hui. Ces Bulgares soumirent facilement les Slaves et fondèrent un royaume qui fut continuellement aux prises avec Byzance. Deux siècles plus tard, il ne restait plus rien des anciens conquérants ; leur langue, leurs coutumes, tout avait été englouti par les Slaves, plus nombreux ; il ne restait que leur nom, appliqué aux sujets slaves d'un royaume fondé par eux. C'est le même phénomène qui se produisit entre les Gaulois et les Francs.

Vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, deux moines de Salonique, slaves selon toute probabilité, les saints Cyrille et Method, inventent l'alphabet slave, traduisent les Saintes Écritures et se font les apôtres du christianisme dans le monde slave. En même temps, ils inaugurent la littérature slave. Ainsi, en plein moyen âge, lorsqu'aucune des littératures occidentales n'avait encore vu le jour, lorsqu'un épais nuage d'ignorance et de fanatisme religieux planait sur toute l'Europe, la Macédoine faisait don au monde d'une littérature.

Les croisades, pendant les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, ne passèrent pas là sans s'y arrêter ; plusieurs des seigneurs croisés ne cachaient pas leur envie de s'y installer définitivement. Il y eut des guerres sanglantes entre les croisés et les Serbes et Bulgares. Plus tard, jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, la Macédoine passa tour à tour des mains des Serbes à celles des Byzantins, de ceux-ci aux mains des Bulgares, de ceux-là aux Épirotes, jusqu'à la conquête turque.

La bataille de Kòssovo (1489) mit fin à l'existence de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce, de l'Albanie, du reste de l'empire byzantin, de Byzance même et de la Macédoine.

Lorsque tous les peuples de l'Europe entrèrent dans la voie du progrès, les peuples des Balkans restèrent stationnaires ou rétrogradèrent. Pendant cette période les Grecs de Constantinople seuls surent se faire une position à part et se réserver des privilèges. Les églises nationales serbe et bulgare furent anéanties et incorporées au patriarcat œcuménique de Constantinople. Ce fut l'esclavage de la pensée.

Les patriotes bulgares engagèrent la lutte religieuse, qui se termina en 1870 par la séparation de l'église nationale bulgare de l'exarchat de Constantinople. Le développement des écoles bulgares et de la littérature nationale marchèrent de pair ; l'on s'émancipa du clergé phanariote et de la littérature étrangère et l'individualité du peuple bulgare fut sauvée. Le rêve des patriotes grecs, qui voyaient déjà ressusciter le grand empire de Constantin, leur *grande idée*, s'évanouit. Mais la lutte fut acharnée. La Macédoine prit

une part prépondérante à tout ce mouvement et obtint deux évêques bulgares pour les diocèses d'Uskùb et d'Okhride.

De 1860 à 1878, les villes de Djoùma, Ràzlog, Pétritch, Mèlnik, Nèvrokop et les villages rejetèrent le patriarcat grec et reconnurent l'Église nationale. Les écoles bulgares surgirent, à mesure qu'on s'émancipait, dans toutes les villes et presque dans tous les villages importants. Le patriarcat grec voyant lui échapper ce troupeau, jadis si docile, proclama les Bulgares schismatiques et les excommunia. Mais il oubliait que l'heureux temps des anathèmes est partiellement passé. Les chefs du mouvement national puisèrent dans cette mesure une nouvelle force et se jetèrent dans la lutte avec acharnement. Le gouvernement, désirant ménager ses sujets, laissa faire pendant cette période, quoiqu'il y ait eu plusieurs martyrs.

Mais les Grecs s'efforcèrent de montrer que les Bulgares dissimulaient une propagande politique sous leur émancipation religieuse, et cela amena une grande débâcle.

Pendant cette période de réaction grecque, de 1878 à 1882, 41 écoles bulgares sont fermées ; environ 2000 enfants bulgares avides d'instruction en sont privés ; 70 personnes, dont les noms sont connus, des instituteurs, des prêtres, gens qui n'avaient commis d'autre crime que d'avouer leur nationalité, sont mis en prison, bannis, exilés, et cela grâce au clergé grec.

Il y eut une vraie panique dans la population, car avouer qu'on était Bulgare ou refuser de reconnaître

l'évêque grec suffisait pour qu'on vous accusât du crime de haute trahison et qu'on vous condamnât. Aussi les ennemis de la nation bulgare la crurent-ils bientôt morte en Macédoine. Le mouvement bulgare a sans doute rétrogradé ; mais il n'a point été anéanti. Il a peu à peu repris depuis 1882, et l'ancienne lutte a recommencé, lutte dont les armes sont les maîtres d'école et dont les victoires se mesurent au nombre des écoliers.

Serbes, Grecs, Roumains, Bulgares se disputent la Macédoine. A les entendre, chacun de ces peuples a un droit exclusif sur le pays, parce qu'il s'y trouve de ses compatriotes qui désirent être incorporés à leur mère patrie. Aussi y a-t-il des propagandes serbe, grecque, roumaine, bulgare même, à ce qu'on dit, et d'autres encore. Et toutes ces propagandes, pour réussir, n'oublient jamais de recourir à un moyen puissant, le métal jaune, qui fait des miracles en inondant ce malheureux pays. Les résultats sont lamentables, la population se corrompt et le sentiment national, un des plus nobles qu'il y ait chez l'homme, se fausse, se pervertit. On voit apparaître des Grecs, des Serbes, des Roumains, là où on ne sait pas même ce que c'est. Qui sait si l'on ne ferait pas surgir aussi bien des Chinois ?

Dans la partie orientale de la Macédoine, il y a fort peu de Valaques et les Serbes sont inconnus, en sorte que leur propagande est nulle.

Il en est tout autrement des Grecs. Prétendant avoir des droits historiques sur la Macédoine, cette nation ne recule devant aucun sacrifice quand il s'agit

de l'hellénisation du pays. Ils se servent du clergé et des écoles, et les sommes que donnent le gouvernement, les syllogues et les particuliers établis en tous pays sont fabuleuses ; et leur patriotisme serait admirable s'il s'exerçait sur un pays vraiment grec. Leur propagande a eu du succès dans les villes, comme nous l'avons vu pour Serrès ; mais quoiqu'une armée d'instituteurs et d'institutrices soit dispersée sur toute la péninsule, ils restent des étrangers pour le gros de la population. Ils auraient pu faire bien davantage s'ils avaient commencé 50 ans auparavant. Aujourd'hui c'est impossible ; on débaptise difficilement un peuple ; il faudrait des siècles et non pas des années. Ils bâtissent sur le sable.

Pourtant ils ont certains avantages. Leurs écoles sont bien supérieures en nombre et aussi en qualité aux écoles bulgares ; ces écoles et le clergé grec représentent un ensemble systématique qui est entré dans l'organisme de l'état et y a poussé ses racines depuis cinq siècles et ils jouissent de certains privilèges et prérogatives que les Bulgares n'ont pas.

On compte dans le sandjak de Serrès 104 écoles grecques avec 138 maîtres, qui ont 5465 élèves, garçons et filles, tous de nationalité bulgare et dont il s'agit de faire des Grecs, ce qui réussit parfois très bien en leur répétant sans cesse qu'eux, enfants de parents bulgares ne sachant pas un mot de grec, sont descendants directs des anciens Hellènes. Ces jeunes gens sortent de là ennemis acharnés de leur nation.

Les Bulgares n'avaient à opposer à cela, dans la Macédoine orientale, il y a trois ans, que 78 écoles,

avec 86 maîtres et institutrices et 3700 élèves. N'ayant pas les moyens dont les Grecs disposent, ils ne peuvent pas faire autant qu'eux, mais ils font des progrès et ont confiance dans l'avenir, quoiqu'une grande partie des Bulgares soient encore sous l'autorité du patriarcat.

° Au delà de Vârdar, les rôles sont tout à fait changés, les Bulgares se sentent chez eux. Depuis que le gouvernement turc a donné son *exœquatur* aux deux évêques bulgares de la Macédoine, de grands progrès ont été faits aussi dans la partie occidentale.

En somme, qu'est-ce que la population chrétienne bulgare de la Macédoine demande? Elle veut, qu'on la laisse tranquillement se développer, sans qu'elle cherche l'aide d'autrui, qu'on la laisse se dresser sur ses pieds, de ses propres forces, qu'on ne la persécute pas.

---